



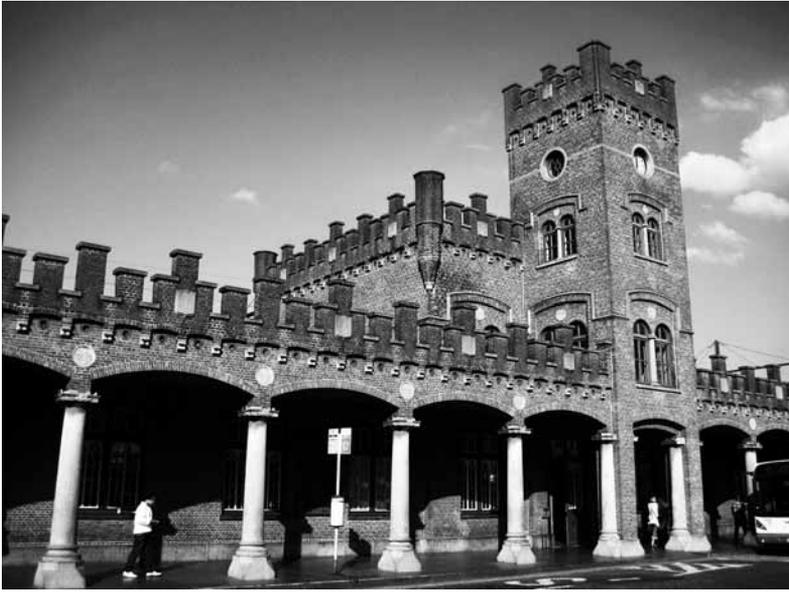
Photo M. Van Oost.

CES TRAINS QUI NOUS UNISSENT : AALST - EIGENBRAKEL / BRAINE-L'ALLEUD - ALOST, UN VOYAGE BELGE

Par un beau jour de septembre je prends le train à Alost à destination de Braine-L'Alleud. Ligne 124 bis: 77 minutes, 20 arrêts. Le train, qui se compose de deux vieux wagons rouges, roule treize fois par jour du lundi au vendredi. Partant de Flandre, passant par le Brabant, Bruxelles, la frontière linguistique, il me conduira en Wallonie. Plus tard, le contrôleur me dira qu'à part moi, personne n'est monté pour aller jusqu'au terminus. Le tableau jaune des heures de départ indique que le train s'arrête aussi à Waterloo. Nom mythique, but de voyages scolaires dans un passé lointain: le lion sur sa butte artificielle, le vaste panorama, les prairies ondoyantes. Le terminus d'une mégalomanie qui traça un sillon de sang à travers l'Europe. Si vous voulez voir ce terminus, vous pouvez prendre le train ici. Mais qui prend encore le train pour Waterloo?

À peine sorti de la gare, le train franchit pour la première fois la Dendre, qui marqua autrefois la frontière entre le comté de Flandre et le duché de Brabant. Autant dire entre le royaume de France et le Saint Empire romain germanique. Tomberais-je dans le pathos? En ces temps de déplacements en masse il faut justement essayer de situer ses voyages dans un contexte plus grandiose. Ce contexte m'est offert, mais dans une perspective littéraire, un kilomètre plus loin: quand se déroule sur ma droite la route de la Chapelle. Cette route a prêté son nom à l'un des grands romans de langue néerlandaise de la seconde moitié du XX^e siècle. Avec un peu de bonne volonté on peut voir encore quelques «maisons sales du hameau de Ter-muren» autour de la chapelle dont il est question dans le livre de Louis Paul Boon (1912-1979)¹. Un peu plus loin apparaît la gare d'Erembodegem: c'est là que l'écrivain prenait chaque jour le train à destination de Gand, où il écrivait son article pour le quotidien *Vooruit*. On prétend qu'il était à deux doigts de remporter le prix Nobel. Un tendre anarchiste, un petit vicieux qui collectionnait les photos de femmes nues et fantasmaït sur les jeunes filles. Je salue ton squelette tombé en poussière, Louis.

Denderleeuw possède une grande gare. Transbordement pour les navetteurs rejoignant la capitale. Trains pour Courtrai, Gand et Grammont. Un poème de Guido Gezelle orne la salle



La gare d'Alost.

d'attente: *O dichtergeest* (Ô âme de poète). Le poète écrit son ode à l'inspiration poétique qui apporte guérison et libération, le 26 juillet 1877 «dans le train reliant Denderleeuw à Bruxelles». En l'an 2011 on voit monter dans le train des Africains qui louent et achètent ici des maisons bon marché, mais leur vie et leur tête n'ont pas quitté Bruxelles.

Après Denderleeuw, franchissant pour la dernière fois la Dendre, le train entre définitivement dans le Brabant. Liedekerke n'est rien de plus qu'un long quai avec quelques petits abris, où un homme en blouson jaune pique patiemment des immondices sur un bâton. Nous nous trouvons dans le tristement célèbre arrondissement électoral de Bruxelles-Hal-Vilvorde.

Le train traverse à l'aise le *Pajottenland*. Pays de la gueuze et des tableaux de Brueghel, et d'un homme qui pose paisiblement des tuiles sur son toit. Essene-Lombeek, Ternat, où une banque nous exhorte à épargner et à constituer une poire pour la soif. *België barst* (La Belgique qu'elle crève): c'est ce qu'annonce un graffiti, qui est à son tour raturé. *Multicul? Nooit* (Multicul? Jamais!): un autre tagueur en est absolument convaincu. Et puis de nouveau les jardinets, les pigeonniers, les sillons des champs, les vaches qui ruminent, les terrains de football, les restants de l'idylle champêtre. Bref, la Flandre des lotissements, qui ne parvient pas à choisir entre la ville et la campagne. Sint-Martens-Bodegem.

Dilbeek, waar Vlamingen thuis zijn (Dilbeek, où les Flamands sont chez eux) s'étend à l'ombre du ring de Bruxelles, collier qui embrasse Bruxelles ou l'enserre: tout dépend de la façon de voir les choses. «Où les Flamands sont chez eux» est par ailleurs le slogan que la commune inscrit sur ses panneaux. Ce qui pour les uns est sereine affirmation de soi, est ressenti par les autres comme pure provocation. Nous sommes bel et bien dans le *Rand* (la périphérie), zone où les nerfs sont à nu. Mais dans le train on ne remarque rien de tout cela. On est dans un cocon, un cocon mobile.

C'ÉTAIT AU TEMPS OÙ BRUXELLES BRUXELLAIT

Nous passons sous le ring de Bruxelles et arrivons au complexe industriel de Grand-Bigard. Les dernières enclaves vertes résistent encore à l'avancée désormais irrésistible de la ville.

À la gare de Berchem-Sainte-Agathe un écriteau porte la mention *Perron naar Brussel-Quai vers Bruxelles*. Nous sommes entrés discrètement dans la Région de Bruxelles-Capitale. Une des trois régions qui forment la Belgique. Elle comprend dix-neuf communes possédant une superficie totale de 161 km². Bruxelles compte un bon million d'habitants. Pas plus qu'une demi-banlieue de Shanghai, Bombay ou Istanbul. D'après ce qu'on dit, cette ville, entourée par la Flandre, assure la cohésion du pays. C'est la capitale officielle de la Flandre (étrange mais vrai), de la Belgique, et la capitale officieuse de l'Europe, s'étant retrouvée mine de rien dans ce rôle. Une métropole donc, ce qui n'empêche pas la rusticité de refaire surface après Berchem-Sainte-Agathe. À gauche, par la fenêtre, je vois des champs de maïs, des potagers, des prairies, un semblant de bois. Ensuite, le côté arrière des maisons tel qu'on ne le trouve qu'en Belgique: des volumes construits après coup avec une inépuisable et joyeuse négligence, qui commencent en tant que toitures, saillies, vérandas et se terminent inévitablement en cabanons. Avec des antennes paraboliques orientées vers des pays lointains.

Mais ici, cette commune s'appelle Jette, dans les deux langues nationales. Si je ne savais pas que je suis à Bruxelles, je me croirais dans une aimable petite ville de province.

Après la gare de Jette, la ville semble se détourner du train. La face arrière des maisons alterne avec des corridors de verdure. Bockstael. Dans un éclair je vois, encadrée par la fenêtre, l'église sablée de Laeken, puis le mur et, derrière celui-ci, les jardins du palais royal, après quoi le train passe à grand fracas au-dessus du canal Bruxelles-Charleroi. La voie creuse maintenant une tranchée à travers une ville qui se cache et ne semble pas être là. Je me trouve un instant dans un bois. Ensuite, le train est englouti par des tunnels qui laissent percer de temps à autre la lumière du jour.

Je descends à Bruxelles-Schuman. On sait qu'à la surface le Conseil européen et la Commission essaient, à force de rhétorique, de réglementation et de bureaucratie, de maintenir la cohésion du continent, mais ici, sous le sol, on rénove la gare et vous vous retrouvez dans un pays du tiers-monde. D'autres langues montent dans le train. Des jeunes filles sourient à leur portable, sur lequel apparaissent des déclarations d'amour. Des eurocrates en costume gris se hâtent, passant de rapports abstrus à des réunions babéliques.

Je me trouve maintenant à la surface près du Berlaymont, le bâtiment de la Commission: la rue de la Loi étire son ruban à travers la ville; l'arc de triomphe qui célèbre cinquante années de Belgique salue quelques vieilles maisons de maître aux façades écaillées qui offrent une résistance désespérée, vouée à l'échec, à la progression des gratte-ciel, du verre, de l'acier et du béton. Étais-je encore dans un bois il y a trois minutes? Je me dirige vers le parc Léopold, une autre enclave: des jeunes filles qui prennent le soleil, une classe qui assiste à une leçon sur un gazon en pente, des élèves jouant au football, des pères promenant leur enfant unique. Près du Parlement européen, je tombe sur ces mots dont l'Union européenne est encore bien éloignée: *Important issues must be resolved by discussion and decision, with determination, patience and dedication.*

Me voici un peu plus tard sur la place du Luxembourg: un rectangle bordé de cafés, restaurants et taxis. Au milieu, en bronze vert, un John Cockerill rêveur, «Le Père des Ouvriers 1790-1840», fortifié par les devises «Travail» et «Intelligence». À ses pieds, à chaque coin du monument, quatre fiers ouvriers. Une canette de bière pend à un doigt du mineur. Le gazon entourant la statue est parsemé de bouteilles et de canettes. Chaque jeudi et vendredi soir les stagiaires de l'Union européenne viennent faire la fête ici, sur la «place Lux».

De l'ancienne gare Bruxelles-Luxembourg, seule est conservée la façade, comme une paroi scénique (*scaenae frons*) dans un théâtre romain. Illusion d'optique. Quand on se tient sur la



La gare de Bruxelles-Schuman, photo M. Van Oost.

place, on voit apparaître derrière cette façade le camembert du Parlement européen, qui n'est pas une illusion d'optique. Insérée dans un déploiement mégalomane de verre et de granit, la façade, où un drapeau européen claque au vent, accentue encore la perte de la gare. On prétend fièrement que le Parlement est le cœur de la démocratie européenne. Si vous voulez entrer, il vous faut remettre votre carte d'identité en échange d'un badge et vous passez de la tête aux pieds par un détecteur de métaux. Terreur aéroportuaire. Tel est le prix à payer, dit-on, pour ce cœur.

Je reprends, à Bruxelles-Luxembourg, un train désormais souterrain. Contrairement à Schuman, cette nouvelle gare est construite dans un béton gris, rigide, avivé de carreaux bleus.

Un peu plus tard, le train revient à la surface: des maisons ordinaires et des immeubles de bureaux sans âme essaient de cohabiter. Et nous arrivons à Etterbeek, où la gare repose sur le tunnel d'où nous venons de sortir.

La gare de Boondael se situe à son tour sous le niveau de la rue dans le couloir de verdure entre-temps devenu familier. Un escalier mène à la surface. Une étudiante monte dans le train, avec sous le bras *No Logo*, le livre de Naomi Klein. Elle n'en porte pas moins les vêtements griffés appropriés.

Une fois encore, le train entre dans un tunnel qui nous conduit sous le bois de la Cambre, prolongement de la forêt de Soignes. Il glisse le long du quai de Diesdelle-Vivier d'oie, mais ne s'y arrête pas et arrive bientôt à St. Job: l'abréviation rend élégamment inutiles les panneaux bilingues. Boondael semble un village paisible. Dans la cour de récréation de l'école, de jeunes enfants portant sac à dos et cartable défilent d'un pas vif.

CORRIDOR

La verdure au milieu de laquelle nous roulons à nouveau continue à nous étonner. Nous franchissons silencieusement une nouvelle frontière pour arriver en gare de Linkebeek:



À la sortie de la gare de Bruxelles-Schuman, photo M. Van Oost.

une des six communes à facilités du Brabant flamand. Située en Flandre, limitrophe de Bruxelles, cette commune riche en quartiers de villas et comptant 5 000 habitants est francisée depuis belle lurette. Les aubettes minables sont couvertes de graffiti. Même le nom de Linkebeek est raturé presque partout. «C'est ce qui se passe lorsque l'ennui frappe», dit le contrôleur. Après Linkebeek, nous sommes vraiment hors de la ville: nous roulons le long de prairies ondoyantes et de vaches qui paissent. Le contrôleur m'avoue qu'il doit être bilingue à Linkebeek et à Rhode, mais qu'il peut entamer la conversation en néerlandais. Par ailleurs, la Société nationale des chemins de fer observe rigoureusement la législation linguistique: les annonces sont unilingues en Flandre et en Wallonie; à Bruxelles, dans les gares et les trains, toutes les communications sont émises dans les deux langues nationales.

Rhode-Saint-Genèse (Sint-Genesius-Rode) possède une jolie petite gare campagnarde. Seul le parking bondé rappelle que Bruxelles est proche. Certains francophones rêvent de l'annexion à Bruxelles de cette commune flamande à facilités pour les francophones. Ainsi serait créé un étroit corridor reliant Bruxelles à La Wallonie. Seule cette commune paisible maintient donc Bruxelles séparée de la Wallonie et rend complet l'enlacement par la Flandre. Que faire avec des frontières? Elles sont toujours contingentes. Cela signifie qu'il n'existe pas de raisons nécessaires, contraignantes, pour leur emplacement. Mais on ouvre la boîte de Pandore quand on y tripote. Est-ce que la *Pharmacie-Apotheek* voisine de la gare posséderait encore un remède pour ce pays?

L'arrêt banal à Waterloo est bien pâle à côté du mythe créé par Victor Hugo: *Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!* Ce mythe continue également à inspirer des musiciens: *Abba* remporta en 1974 le Festival de la chanson de l'Eurovision avec un *Waterloo* genre pop, et en 2004 le groupe Heavy Metal *Iced Earth* célébra avec force décibels la *nobility of failure* de l'empereur.

Après Waterloo, le contrôleur me montre au loin un terril surmonté d'une petite silhouette: la fameuse butte au lion.



La gare de Boondaël, photo M. Van Oost.

TERMINUS

Sur le quai de Braine-L'Alleud, une gazelle africaine aux longues jambes me dépasse sans se retourner. Arrivé sur le trottoir en dehors de la gare, j'hésite et examine les cafés d'en face. Il n'en faut pas plus pour que je sois abordé par un jeune homme venu du même continent que la gazelle et qui me demande si j'ai mille euros. Je dis non et avec la même gentillesse il me demande cinq euros, ajoutant sérieusement: «Réfléchissez bien». La mendicité, ici, a du style.

J'entre au café Nord-Express et je lis dans *Métro*, un journal gratuit, que les deux grands vainqueurs de chaque côté de la frontière linguistique lors des dernières élections fédérales scellent un accord. Serait-ce vrai? Dans le train, j'avais lu dans le *Métro* néerlandophone qu'une date limite avait été fixée - la énième - pour les mêmes négociateurs. Si le même journal choisit un titre différent pour les deux parties du pays, est-ce que mon pays se compose de deux pays?

Au café, je lis en quatre langues qu'il est défendu de fumer. Les clients fument paisiblement. Pas de doute: je suis dans mon pays. Les photos jaunies ornant le mur montrent un Braine-L'Alleud champêtre d'avant-guerre avec un tram nostalgique. Mais hier, on a découvert ici le corps d'un enfant de quatre ans, la gorge tranchée. Aucun lieu en ce monde n'est préservé de l'horreur.

Il me faut rejoindre maintenant la fameuse butte, située sur le territoire de Braine-L'Alleud. La bataille s'est d'ailleurs déroulée en grande partie dans cette localité. Nous parlons de Waterloo parce que Wellington, le soir de la bataille, a rédigé son rapport dans son quartier général, et celui-ci était établi à Waterloo.

Un des héros de Waterloo fut le prince d'Orange, âgé de vingt-deux ans, le futur roi Guillaume II, qui avait déjà servi dans l'armée prussienne et avait combattu sous les ordres de Wellington en Espagne: aux Quatre-Bras il retint les Français jusqu'à l'arrivée des Prussiens. C'est à l'endroit où il fut blessé et où son cheval périt que fut dressée la butte surmontée du lion qui regarde fièrement en direction de la France. Le rite de passage exige que, bientôt à bout de souffle, je gravisse la pyramide: 226 marches. Le lion, qui pèse 28 tonnes, fut créé

par un artiste malinois et coulé dans l'atelier Cockerill à Liège sous le régime néerlandais. La patte de l'animal repose sur le globe terrestre: la paix en Europe est scellée. Pour un temps du moins. Les champs sont ondoiyants et déserts.

La peinture panoramique circulaire près de la butte l'emporte sur mes souvenirs de voyages scolaires. Longue de plus de cent mètres et haute de douze mètres, elle représente l'ensemble de la bataille et fut réalisée par cinq peintres français en 1912. Grâce aussi à la bande sonore, on se trouve au cœur de la mêlée. Tout est fiction, mais cette fiction fonctionne. Bien plus que toute animation *high tech* imaginable.

Qu'est-ce que cela signifie: prendre part à une bataille? Le récit le plus véridique est peut-être encore celui de Stendhal qui, dans *La Chartreuse de Parme*, fait participer Fabrice del Dongo, son héros de dix-sept ans, à la bataille de Waterloo. Stendhal raconte la bataille du point de vue de Fabrice. Ce n'est pas un récit héroïque. Plutôt une succession d'événements confus, banals, et de rencontres bizarres. Chacun vit sa propre «bataille». Personne n'a une vue d'ensemble. Personne n'est au cœur de la mêlée, au centre du cercle et ne pivote sur son axe pour embrasser le panorama *sub specie aeternitatis*.

On a dit bien des choses au sujet de cette bataille. La défaite de Napoléon aurait été due à un problème d'hémorroïdes: elles l'empêchèrent d'inspecter ses troupes à cheval et de donner les ordres adéquats qui répondaient à la fortune changeante des armes. Victor Hugo fait de Waterloo une bataille entre l'Europe et la France et conclut de façon péremptoire: «De cette bataille gagnée par le hasard, on a fait une bataille gagnée par les hommes. Faute grave». Hugo voulait sauver de façon permanente la grandeur de Napoléon et de ses soldats. Et n'oublions pas l'histoire de l'intrépide Cambronne. Comme les Britanniques demandaient au général de se rendre, il aurait dit, au sein du dernier carré de la vieille garde impériale: «La garde meurt, mais ne se rend pas». Par la suite, il remarqua lui-même au sujet de cette phrase: «Je n'ai pas pu dire: «La garde meurt, mais ne se rend pas» puisque je ne suis pas mort et que je me suis rendu».

Est-ce que Braine-L'Alleud compte d'autres fils célèbres en dehors de Napoléon, Cambronne et Orange? Le cardinal Mercier y est né. Le prélat de Belgique était un philosophe perspicace qui décida d'enseigner à Louvain le thomisme en français et non en latin, ce qui le rendit suspect, en tant que moderniste, dans les sphères du Vatican. On s'obstine par ailleurs à lui attribuer des phrases telles que: «La Belgique sera latine ou elle ne sera pas» et (à l'adresse d'un prêtre flamand): «Moi, je suis d'une race destinée à dominer, et vous d'une race destinée à servir». A-t-il vraiment prononcé ces mots? Le 24 juin 2010, le parquet procéda à l'ouverture de sa tombe en la cathédrale de Malines parce qu'on supposait qu'y étaient cachés des dossiers secrets relatifs aux abus sexuels sur les enfants au sein de l'Église belge. On ne trouva rien. Il convient également de citer le grand homme d'État belge, P.H. Spaak, qui vint passer à Waterloo les dernières années de sa vie. Il y écrivit ses mémoires (*Combats inachevés*) et y fut enterré en 1972. Mais j'ai eu assez de combats pour aujourd'hui, achevés ou non.

RETOUR

Il est temps de reprendre la route du nord. Dans la gare de Braine-L'Alleud mon train est annoncé sous la dénomination Bruxelles-Schuman-Alost. Je voyage avec le même contrôleur et n'ose pas lui dire qu'il doit prononcer son joyeux «Bonjour» aux voyageurs sans «s» final.

Et nous revoici à Bruxelles, sachant désormais que, vue du train, c'est une ville de province devenue métropole mais qui, comme le prouvent la face arrière des maisons, les potagers, les tranchées de verdure, continue à résister à sa vocation. Mais s'agit-il vraiment d'une vocation? Tout vit ici côte à côte: Parlement européen et potager, cravates lookées et guenilles, vitres scintillantes, granit et taudis crasseux.

Il fait déjà nuit lorsque je me retrouve à Alost. La gare ressemble à un château médiéval avec créneaux et donjon. Les arcades sont inspirées de celles de la *Borse van Amsterdam*, aujourd'hui restaurant bourgeois sur la Grand-Place, autrefois «cercle catholique» où l'on complotait il y a plus d'un siècle contre le Parti ouvrier chrétien des frères Daens². Une place de la gare doit être rectangulaire, avec des rues se déployant en éventail: en quittant la gare, il faut pouvoir saisir la place d'un seul coup d'œil - c'est la porte s'ouvrant sur la ville. Il faut pouvoir y choisir parmi les cafés, hôtels et taxis. C'est l'endroit où des choses commencent ou finissent. Dans un poème, *Gare du Midi*, W.H. Auden met en scène un homme qui, en 1938, descend du train, dans une atmosphère sinistre, à Bruxelles:

(...) <i>Clutching a little case,</i>	(...) <i>Serrant une petite valise,</i>
<i>He walks out briskly to infect a city</i>	<i>L'homme sort d'un pas vif infecter une ville</i>
<i>Whose terrible future may have just arrived.</i>	<i>Dont le terrible avenir vient peut-être d'arriver.</i>

À Alost, vous n'avez pas de statue de John Cockerill au milieu de la place de la gare comme c'est le cas pour la gare du Luxembourg, mais une friterie. Spécialité: viande en daube. L'emplacement des taxis est vide. À gauche clignotent les lumières du *New Hotel*, autrefois Hôtel de la Gare, comme on le lit encore au-dessus de la porte. Dans cet hôtel miteux se déroula en 1999 un de ces drames familiaux qui peuvent avoir lieu partout. Un homme et une femme, ne sachant plus à quel saint se vouer, échouèrent ici avec deux enfants. Ils étouffèrent leur petite fille sous un coussin et, vingt-quatre heures plus tard, plantèrent des ciseaux dans le dos de leur petit garçon. Ensuite, ils s'ouvrirent les veines, appelèrent la police mais ne perdirent pas tout leur sang. Ils voulaient le bien de leurs enfants: ils ne voulaient pas qu'ils finissent comme eux-mêmes dans le ruisseau ou dans une institution. Ils furent condamnés à perpétuité. Condamnés à vivre.

POST-SCRIPTUM

Que reste-t-il de Braine-L'Alleud quand on se retrouve à Alost? Que reste-t-il du but du voyage à son début et à sa fin? Le seul point commun entre Alost et Braine-L'Alleud est ... la bande de Nivelles. Le 27 septembre 1985 trois gangsters assassinèrent trois personnes chez *Delhaize* à Braine-L'Alleud. Quelques minutes plus tard ils en tuèrent cinq à Overijse. Le 9 novembre ce fut au tour du *Delhaize* à Alost: huit tués cette fois, le score le plus élevé de la bande. La méthode était toujours la même: des hommes masqués descendaient d'une auto et tiraient dans le tas. Après Alost, la violence s'arrêta. On n'a jamais trouvé les coupables. Mais ce soir, tout est calme sur la place de la gare à Alost. Une femme est amenée à la gare par son mari, qui l'embrasse. Un bus vide démarre vers nulle part. J'entends autour de moi le parler monotone, hâché, de cette région. Je n'infecterai pas cette ville, car j'y habite déjà. Un paquet de frites malgré tout?

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.

Traduit du néerlandais par Marnix Vincent.

Notes :

1 Voir *Septentrion*, XXVIII, n° 4, 1999, pp. 57-64.

2 Voir *Septentrion*, XXII, n°1, 1993, pp. 19-21.